

La flèche / Hiver / Écart

Jean-Yves Vallat

Number 136, February 2013

Ouvrir le XXI^e siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68645ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallat, J.-Y. (2013). La flèche / Hiver / Écart. *Moebius*, (136), 245–248.

Jean-Yves Vallat

LA FLÈCHE

Se considérer
jusqu'à s'exclure
la flèche écarlate de la vie
plantée au-dessus de soi
Ne pas l'avoir entendue
ou si peu venir
sans pouvoir détailler
son goût de plumes multicolores
avec le duvet de ses rémiges qui peuvent encombrer
la bouche quand on désire aimer
ou les yeux lorsque l'on veut dormir
pour rêver
voler au droit d'un col
où l'air plus fort et plus frais
rabat des feuilles mortes
et des poussières
avec les ramiers gris de septembre
venus d'autres saisons
que l'on ne peut plus nommer
car nous les avons oubliées

Cette flèche est plantée là
Pour la dévisager il faut savoir se retourner
Mais on n'a jamais la force
de l'arracher de la matière immobile
aussi matérialisée que l'inoc d'un comptoir
sans creux
une matière occidentale indéformable
sans ajouts possibles ni retours
Les autres non plus ne l'arracheront pas

trop à faire ailleurs
toujours trop à faire
toujours

Mais si la flèche était plantée plus bas
dans le cœur peut-être
mais le cœur existe-t-il
car il n'est qu'une pompe n'est-ce pas?
Alors s'il ne s'agit que d'une pompe
elle devrait avoir pénétré jusqu'à l'autre cœur
là où le sang n'est plus
là où le bruit n'est plus
là où le silence fait silence
dans le liquide des labyrinthes
La flèche est ici n'est-ce pas
vibrante encore sur sa hampe bariolée

Les autres ne l'entendent pas
trop à faire ailleurs
toujours trop à faire
toujours

Mais uniquement pour soi
sur l'inox du comptoir
on range les scalpels indéformables
sans ajouts ni retours
car cette flèche est bien là
même si l'on ne sait pas d'où elle est venue
même si l'on sait de qui
et depuis qu'ils ne sont plus
jamais elle n'aura été si profonde

Les autres ne la voient pas
trop à faire ailleurs
toujours trop à faire
toujours

Alors une fois les outils rangés
sur l'inox du comptoir
très luisant et glacé

des outils sans usage alternatif
il faut écarter les lampes éteintes
pour pouvoir ouvrir les fenêtres
et se pencher
sur d'anciens visages et les paysages que l'on a aimés

Ils sont des braises ou des cendres
selon la lumière de soi que l'on porte
à bout de bras ou près du corps
si l'on a peur

On a peur n'est-ce pas
Mais ceux qui n'ont pas encore eu peur
nous les rattrapons
nous leur parlons un peu mais ils n'écoutent pas
Puis nous restons en arrière
pour nous exclure
afin d'écouter l'unique flèche
multicolore qui vibre encore

Où?
Les autres non plus ne savent pas.

HIVER

L'œuvre de l'hiver
est d'emprunter les toits
sans que le sommeil irritable
l'entende venir
poser ses pas de velours

Les dernières feuilles ont péri
Les oiseaux n'ont plus d'ombres
Seulement sont-ils bouquets sombres
sur l'emprunt des branches

Allons voir derrière la vitre
leurs meurtrissures d'épines
leur cœur de peu de lumière

fanée aux pas des jours très lents
Serons-nous avec eux
ceux qui tombent sans dire mot
et cette eau blanchie par le froid
certaine de faire silence?
Oui! Nous serons si mortels
que le paysage attaché au songe
sera l'image d'un âtre de cendres
ignorant d'où est parvenu le feu
et l'incarnat très sombre de sa flamme

Ce paysage persistera dans nos yeux
fait de pierreries et de voix attardées

Nous serons secrets l'un à l'autre
à même nos visages
pour nous rejoindre sans jamais être nés.

ÉCARTS

Je pense au soir
descendu de la cime
sang déchiffré par la route
où l'heure simple amie
soulevait les lampes

Je songe à ces voix
que rien ne retenait
même pas leurs manches obscures
ni la voûte du voyage
cerné par les grains d'anthracite

Nous sommes des écarts
où les mots formulent l'usure
du corps contre le monde

et le monde sans doute
nous a toujours ignorés.